

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXXIII - 2023

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831 ET RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850



TOME LXXXIII

2023

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE HAUTE-GARONNE

TOULOUSE

HÔTEL D'ASSÉZAT - Place d'Assézat - 31000 TOULOUSE

Comité de lecture et d'impression de ce volume

Quitterie CAZES, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse - Jean-Jaurès

Jacques DUBOIS, maître de conférences d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse - Jean-Jaurès

Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP, docteur en histoire de l'art

Louis PEYRUSSE, maître de conférences honoraire d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Toulouse - Jean Jaurès

Henri PRADALIER, maître de conférences honoraire d'histoire de l'art médiévale à l'Université de Toulouse - Jean Jaurès

Coordination éditoriale

Anne-Laure NAPOLÉONE et Coralie MACHABERT

Relecture, correction et harmonisation

Louis PEYRUSSE et Patrice CABAU

Illustration de couverture

Plaque-boucle cordiforme (Musée Saint-Raymond, Toulouse). *Cl. Musée Saint-Raymond.*

Abréviations

AC Archives communales (suit le nom de la commune).

AD Archives départementales (suit le nom du département).

AM Archives municipales (suit le nom de la commune).

AMM *Archéologie du Midi Médiéval.*

AN Archives nationales (Paris).

BM Bibliothèque municipale (suit le nom de la commune).

BM *Bulletin Monumental.*

BNF Bibliothèque nationale de France (Paris).

BSAMF *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.*

CAF *Congrès Archéologique de France.*

MASIBLT *Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.*

MSAMF *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France.*

*Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Escourbiac
81304 Graulhet
octobre 2025
Dépôt légal : novembre 2025*

Mise en page
 art'air-éd.
atelier de mise en forme des livres
Pascale et Marc Balty - www.artair-edition.fr

Comité scientifique

Claude ANDRAULT-SCHMITT, professeure d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Poitiers (CESCM)
Philippe ARAGUAS, professeur honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III
Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, professeur émérite d'archéologie et d'histoire de l'art médiéval de l'Université de Paris Nanterre
Marc BOMPAIRE, directeur de recherche au CNRS au centre de recherches Ernest-Babelon et directeur d'études à l'École pratique des hautes études
Jordi CAMPS, conservateur en chef au musée national d'art catalan (MNAC) de Barcelone
Manuel CASTIÑEIRAS, Directeur du Département d'Art et Musicologie à l'Université Autonome de Barcelone
Yves ESQUIEU, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Provence
Jean-Michel GARRIC, attaché principal de conservation du patrimoine, chef de service du Musée des Arts de la table, abbaye de Belleperche
Christian GENSBEITEL, maître de conférences en histoire de l'art médiéval à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Jean GUYON, directeur de recherche honoraire au CNRS
Étienne HAMON, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Picardie-Jules Verne, TRAME
Andreas HARTMANN-VIRNICH, professeur en archéologie médiévale à l'Université d'Aix-Marseille, CNRS, LA3M, UMR 7298
Alexia LEBEURRE, maître de conférences en histoire et histoire de l'art moderne et contemporain à l'Université de Bordeaux-Montaigne
Patrick LE ROUX, professeur émérite d'histoire antique à l'Université de Paris XIII
Émilie D'ORGEIX, directrice d'études EPHE
Daniel PARENT, archéologue du bâti à l'Inrap Auvergne – Rhône-Alpes
Patrick PÉRIN, conservateur général honoraire du Patrimoine, Directeur honoraire du musée d'archéologie nationale et du Domaine du château de Saint-Germain-en-Laye
Philippe PLAGNIEUX, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Franche-Comté et à l'École nationale des Chartes
François RÉCHIN, professeur en archéologie romaine et histoire ancienne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Christian RÉMY, docteur en histoire médiévale
Jérôme RUIZ, restaurateur de peintures
René SOURIAU, professeur honoraire d'histoire moderne à l'Université de Toulouse-Jean Jaurès
Jean-Louis VAYSETTES, ingénieur de recherche au SRA. d'Occitanie
François DE VERGNETTE, maître de conférences en histoire de l'art contemporain à l'université de Lyon III – Jean Moulin et membre du LARHRA – UMR 5035
Éliane VERGNOLLE, professeure honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Besançon, vice-présidente de la Société française d'archéologie

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE HÔTEL D'ASSÉZAT - PLACE D'ASSÉZAT - 31000 TOULOUSE

samf@societearcheologiquedumidi.fr

Fondée en 1831, la Société Archéologique du Midi de la France réunit des historiens de l'art ou archéologues qui étudient et font connaître les « monuments » du Midi de la France. Ses travaux, communications et discussions, sont publiés chaque année dans un volume de *Mémoires*.

Sa bibliothèque, qui s'enrichit annuellement et depuis un siècle et demi de plus d'une centaine d'échanges avec des institutions françaises et étrangères, est ouverte tous les mardis de 14 heures à 18 heures (sauf pendant les vacances scolaires).

Sur internet :

<http://societearcheologiquedumidi.fr/>

Une présentation de la Société, un compte rendu régulier de ses séances, des articles en ligne, une série de podcasts disponibles sur la chaîne YouTube de la Société (<https://www.youtube.com/@SocieteArcheologiqueduMidiFR>)

Pour commander les numéros anciens (40 euros + frais d'envoi), envoyez un courriel à la Société Archéologique (samf@societearcheologiquedumidi.fr), avec vos nom, prénom et adresse.

SOMMAIRE

Hommages à Jean-Luc Boudartchouk

Anne-Laure NAPOLÉONE

Introduction biographique 17

Philippe GARDES

Toulouse des origines : de la déconstruction des mythes à la révélation archéologique 23

Daniel CAZES

Jean-Luc Boudartchouk : autour de l'art wisigothique 25

Patrice CABAU

À propos des deux manuscrits « clunisiens » des œuvres de Sidoine Apollinaire 29

Laurent MACÉ

Des tours et des murs. L'emblématique de pierre des vicomtes de Murat (XIII^e siècle) 45

Anne-Laure NAPOLÉONE

La famille Balène (XIV^e et XV^e siècles) et son palais figeacois 53

Mémoires

Valérie ROUSSET et Virginie CZERNIAK

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Touloungues (commune de Villeneuve-d'Aveyron) 87

Gilles SÉRAPHIN

L'église abbatiale de Conques en questions 111

Gilles SÉRAPHIN

Pestilhac et les églises romanes de la moyenne vallée du Lot. La migration d'un éventail de formes architecturales du Bordelais au Quercy occidental 143

Bernard SOURNIA

Le chantier de Sainte-Marie de Bayonne (suite et fin) 165

Coralie MACHABERT

La restructuration des musées de la ville de Toulouse, 1946-1950 195

Varia

Henri PRADALIER

Une source stylistique du Maître de Cabestany ? 219

Gilles SÉRAPHIN

Chronologie des églises à files de coupoles 226

Gilles SÉRAPHIN

L'église collégiale d'Herment et l'abbatiale de Saint-Amand-de-Coly : un cousinage architectural 234

Jacques DUBOIS

L'ensemble conventuel des Augustins de Toulouse : enquête de chronologie médiévale 238

Jacques DUBOIS

La reconstruction de l'église Saint-Pierre de Moissac à la fin du Moyen Âge 245

Laurent MACÉ

Guilheume de Paris, pelletier toulousain et dévot de saint Jacques (d'après une inscription armoriée du XV^e siècle) 251

Sophie BROUQUET

Le Diable au couvent. Le monastère de Prouilhe au milieu du XV^e siècle 260

Bulletin de l'année académique 2022-2023 265

La reconstruction de l'église Saint-Pierre de Moissac à la fin du Moyen Âge

Par Jacques DUBOIS *

Alors que l'essentiel de l'église Saint-Pierre remonte à la fin du Moyen Âge, hormis la tour-porche, seules les parties édifiées au XII^e siècle, et un peu au-delà, – conservées lors de sa reconstruction – ont suscité quelques remarques. Jusqu'à aujourd'hui, les dispositions de l'abbatiale actuelle n'avaient encore jamais fait l'objet d'une étude de fond. Bien souvent, les auteurs qui ont abordé l'église rebâtie au XV^e siècle se sont contentés de propos limités et de la décrire plus que de l'analyser¹. Ce sont des considérations historiques avant tout qui ont retenu l'attention en cherchant à faire correspondre des textes au monument dans une perspective de datation. En se limitant à cette démarche classique, à la (re)lecture du monument et des archives, les conclusions proposées sont erronées dans la mesure où, clairement, dans la plupart des cas, les sources textuelles n'ont pas été consultées et le monument, lui, n'a pas été regardé pour vérification et confrontation.

Le désintérêt de la phase tardive de l'abbatiale, pour ne pas dire du monastère, est ancien et remonte aux premières études. Les propos tenus en 1849 par Jules Marion dans sa monographie historique sont éloquentes quand il évoque les parties élevées au cours de la fin du Moyen Âge. À propos de l'église, il écrit : « Bâtie dans le style flamboyant [...] cette insignifiante construction fait regretter plus vivement encore par son manque absolu d'intérêt archéologique le célèbre monument » (sous-entendu du XI^e siècle). Plus loin, il poursuit sa diatribe en concluant sèchement son article : (hormis le cloître et le réfectoire) « les autres bâtiments [...] datent du milieu du siècle suivant (XV^e) et ne méritent pas d'ailleurs d'être étudiés ou décrits en détail »². Alors que la tour-porche

et même l'ancienne clôture de chœur du XVI^e siècle ont fait l'objet d'une communication à l'occasion du Congrès Archéologique tenu dans le Tarn-et-Garonne en 2011, l'architecture de l'église n'a pas été abordée³. Cette partie de l'ensemble monastique, malmenée par l'historiographie, nécessitait un premier (ré)examen du monument et des sources manuscrites conservées aux archives départementales du Tarn-et-Garonne. Aussi les quelques lignes qui suivent ne sont-elles que la première étape d'une étude à poursuivre et s'attacheront-elles à déterminer la chronologie des travaux, leur datation et le maître d'ouvrage sous lequel ils ont été menés.

Description des vestiges

Contrairement à ce qui est systématiquement avancé par les écrits, la brique n'est pas le seul matériau mis en œuvre pour la partie de l'église élevée à la fin du Moyen Âge, soit l'essentiel de la construction. Les murs comprennent aussi de très grandes quantités de pierre. C'est même elle qui domine largement, notamment côté nord sur les trois-quarts de l'élévation. L'édifice, à vaisseau unique, de la largeur de la tour-porche, comprend sept travées barlongues voûtées d'ogives sur croisée quadripartite, terminée par une abside à sept pans voûtée d'ogives à huit quartiers groupées autour de deux clefs de voûte réunies par une lierne. Les neuf clefs que compte la nef sont sculptées d'un écu armorié.

Le plan et les élévations montrent deux parties aux traitements différents. La moitié ouest s'étend sur quatre travées déterminées par des supports quadrangulaires massifs saillants qui permettent l'aménagement de chapelles éclairées d'une fenêtre en plein cintre décentrée. Ces espaces assez peu profonds sont surmontés de tribunes entièrement ouvertes sur le vaisseau et aux murs percés de grandes baies brisées à double lancette et au remplage flamboyant. Les nervures sont réceptionnées sur des chapiteaux formant un bandeau-frise sculpté (fig. 1). À l'extérieur, les gouttereaux sont rythmés de contreforts de largeur et profondeur différentes. Le premier niveau correspond aux vestiges de l'église projetée au XII^e siècle,

* Communication présentée le 30 mai 2023, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2022-2023 », p. 311-312.

1. Néanmoins, Adrien Lagrèze-Fossat, en 1874, est le premier à rapprocher l'élévation intérieure de la nef de celle de la cathédrale d'Albi (A. LAGRÈZE-FOSSAT, *Études historiques sur Moissac*, Montauban, 1874, vol. 3, p. 195). Plus récemment, dans son catalogue monographique des édifices quercynois de la fin du Moyen Âge, Philippe-Georges Richard dresse la description la plus complète de l'édifice sur plusieurs pages mais sans en proposer de commentaire (Philippe-Georges RICHARD, *La Reconstruction des églises en Bas-Quercy après la Guerre de 100 ans*, thèse de l'École des chartes, dir. Jacques Thirion, 1980, p. 207-212).

2. Jules MARION, « L'abbaye de Moissac. Notes d'un voyage archéologique dans le sud-ouest de la France », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1849, p. 136 et 147.

3. La bibliographie consacrée au cloître, la tour-porche et leur sculpture est importante. Pour ce qui est des bâtiments monastiques, en revanche, le nombre de publications est plus réduit. S'ils ont fait l'objet de quelques attentions, au XIX^e siècle notamment, il aura fallu attendre le travail de recherche de Chantal Fraïsse de 1999 pour qu'ils fassent l'objet d'une synthèse (Chantal FRAÏSSE, « Les bâtiments conventuels de l'ancienne abbaye Saint-Pierre de Moissac », dans *MSAMF*, 1999, t. LIX, p. 93-122).



FIG. 1 : VUE INTÉRIEURE DE LA NEF, côté nord. Cl. J. Dubois.

prévue pour être voûtée de coupes⁴. Les contreforts intermédiaires, moins larges, mais plus saillants, viennent condamner d'anciennes baies (fig. 2) et permettent de restituer en plan deux travées carrées qui ont été divisées en deux lors des travaux du XV^e siècle.

La partie est comprend trois travées de chœur qui ouvrent sur des chapelles de plan carré, trois au Sud et deux au Nord. Le mur septentrional de la première travée est percé de deux portes : l'une donne sur une tourelle d'escalier en vis qui monte de fond, l'autre permet aux religieux de pénétrer dans l'église depuis le cloître. À la différence de la partie précédente, les différentes nervures ne reposent plus sur un chapiteau mais sont en pénétration directe dans les supports que forment des demi-colonnes engagées qui montent de fond (fig. 3). De même, les fenêtres, semblables en taille à celles de la nef, offrent des

remplages flamboyants, mais aussi de type rayonnant pour cinq d'entre elles. En raison de la profondeur des chapelles, les contreforts sont saillants et à plusieurs retraits (fig. 4).

Bilan historiographique

L'idée qui prévaut dans les écrits de ces dernières années est que la reconstruction de l'église est due à deux abbés successifs. Les travaux de modernisation de l'église du XI^e siècle⁵ auraient ainsi commencé sous Aymeric de Roquemaurel (1423-1449). Ils auraient consisté en un remaniement important qui aurait amené une nouvelle consécration de l'édifice en 1435. Le chantier serait ensuite repris et poursuivi par Pierre de Caraman (1449-1484), dont les armes sont sculptées, affirment certaines publications, aux clefs des quatre travées occidentales. Si c'est la thèse admise et répétée, il faut néanmoins souligner que Chantal Fraïsse s'est interrogée sur l'intervention engagée sous Aymeric de Roquemaurel quand elle fait remarquer qu'elle n'en voit pas de vestiges directs⁶.

Avant la fin du XIX^e siècle, tous les auteurs n'attribuaient la reconstruction de l'abbatiale qu'au seul Pierre de Caraman, dans la seconde moitié du XV^e siècle ou vers 1450-1460. C'est, par exemple, ce qu'Adrien Lagrèze-Fossat, l'une des principales références bibliographiques de Moissac, avance en 1874 dans le troisième volume de la somme que l'auteur a consacrée à la ville⁷, en s'appuyant sur la présence des armes des Caraman sculptées sur sept des neuf clefs de voûte du vaisseau⁸.

L'attribution des travaux aux abbés Aymeric de Roquemaurel et Pierre de Caraman remonte à la monographie rédigée par Ernest Rupin, publiée en 1897. Pour l'archéologue et historien éclairé, la contribution du premier des deux prélats s'était limitée à une restauration de l'église que l'évêque de Cahors était venu consacrer le 4 novembre 1435. Des difficultés financières auraient empêché de poursuivre le chantier et l'achèvement de la construction serait dû au second⁹. Jusqu'alors, aucun chercheur n'avait mentionné l'intervention d'Aymeric de Roquemaurel dans le programme de rénovation de l'église, ni la cérémonie de nouvelle consécration de 1435 par

4. Comme il a été observé depuis longtemps, la première travée ouest contre la tour-porche conserve les vestiges de pendentifs. L'idée qui prévaut aujourd'hui est que les coupes n'ont jamais été mises en œuvre (Quitterie CAZES, Maurice SCHELLÈS, *Le Cloître de Moissac*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 2001, p. 9 ; Quitterie CAZES, Chantal FRAÏSSE, *Le Cloître et le portail de Moissac, chefs-d'œuvre de l'art roman*, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 2022, p. 213-215).

5. Pour un état de la question de l'église du XI^e siècle, v. Marcel DURLIAT, « L'église abbatiale, des origines à la fin du XI^e siècle », dans *Cahiers Archéologiques*, 1965, vol. XV, p. 155-177.

6. Chantal FRAÏSSE, *Moissac, histoire d'une abbaye : mille ans de vie bénédictine*, Cahors, La Louve, 2006, p. 182.

7. A. LAGRÈZE-FOSSAT, *Études historiques...*, vol. 3, p. 118.

8. *Ibid.*, p. 198.

9. Ernest RUPIN, *L'abbaye et les cloîtres de Moissac*, Paris, Picard, 1897, p. 140, 144 et surtout p. 355.



FIG. 2 : VUE EXTÉRIEURE DE LA NEF, mur sud. Cl. J. Dubois.

l'évêque de Cahors qui, à cette occasion, accordait 40 jours d'indulgences¹⁰.

À la suite de ces propos, la littérature a cherché à préciser la chronologie des deux chantiers du monument et leur attribution à l'un des deux abbés. Dans sa communication au Congrès archéologique de France de 1929, Marcel Aubert a avancé que les travaux de la nef, pour lesquels une partie des murs romans a été conservée, revenaient à Aymeric de Roquemaurel, et ceux du chevet à son successeur¹¹. Cette opinion, longtemps admise, n'est remise en cause que bien plus tard, en 1985, par Marcel Durliat. Pour l'historien de l'art, le chantier n'a pas débuté par l'Ouest, mais par l'Est sous le premier abbé et s'est poursuivi avec l'édification de la nef par Pierre de Caraman qui a fait sculpter les armes familiales aux clefs des quatre travées ouest. Depuis, il s'agit des chronologie et attribution retenues. L'absence de mention de travaux entrepris par Aymeric de Roquemaurel sous la plume d'Adrien Lagrèze-Fossat n'était pas sans surprendre et

nécessitait de reprendre les sources convoquées par les historiens depuis E. Rupin, d'en interroger de nouvelles, tout comme l'étude de l'église.

Analyse des textes et du monument

Pour justifier la campagne de travaux engagée par Aymeric de Roquemaurel, les auteurs – et E. Rupin le premier – mettent en avant un passage de la notice que la *Gallia christiana* consacre à l'évêque de Cahors, Jean du Puy, qui aurait procédé à la consécration de l'abbatiale de Moissac. Pourtant, le texte ne mentionne aucune consécration ou nouvelle dédicace, mais seulement 40 jours d'indulgences accordés *in dedicatione ecclesiae Moissiacensis*, soit au jour de la dédicace de l'église¹². Le document original, connu d'A. Lagrèze-Fossat puisqu'il l'édite, montre une teneur différente de ce qui a été avancé. En réalité, l'évêque a ordonné à tous les habitants de Moissac et des dépendances de l'abbaye de chômer le jour de la fête de la dédicace de l'église et a accordé 40 jours d'indulgences à ceux qui ne travailleraient pas ce jour-là

10. *Ibid.*, p. 140.

11. Marcel AUBERT, « Moissac », *CAF*, XCII^e session, Toulouse, 1929, p. 496.

12. *Gallia christiana*, Paris, t. 1, 1715, col. 143.



FIG. 3 : VUE INTÉRIEURE DU CHEVET, côté sud. Cl. J. Dubois.

– le 6 novembre – et 10 jours supplémentaires pour ceux qui visiteraient l'église pendant l'octave¹³. Ernest Rupin s'est en fait contenté de la mention lapidaire trouvée dans la *Gallia christiana* et l'a mal interprétée en pensant que ces indulgences avaient été octroyées à l'occasion d'une nouvelle cérémonie de consécration de l'église Saint-Pierre¹⁴.

Les propos de Marcel Durliat, avec un chevet construit en premier, sont confirmés par l'étude du bâti. En effet, les maçonneries de la nef s'appuient sur celles de la partie orientale. En revanche, d'après les différents écus armoriés sculptés aux clefs de voûte de l'église, mais également ceux à l'extérieur du monument, la contribution d'Aymeric de Roquemaurel à la reconstruction est à

revoir. En effet, à l'origine, tous les contreforts du chevet présentaient sur leur face antérieure des armes sculptées, aujourd'hui disparues, à l'exception de trois d'entre eux, car situés du côté de l'ancienne clôture du monastère, et qui sont identiques. L'écu est écartelé et les meubles identifient les Caraman : aux 1 et 4, d'argent au lion d'azur armé et lampassé de gueules, aux 2 et 3 de gueules à 2 fasces d'or. Il y a tout lieu de penser que l'ensemble de ces écus sculptés au chevet reproduisait les armes des Caraman, comme sur plusieurs des clefs de voûte.

Quand est dressé le bilan des armes présentes, la restitution obtenue peut être assez différente de ce que les uns et les autres ont pu avancer dans leurs écrits. Contrairement aux propos de Marcel Durliat, aucun écu ne porte les armes des Roquemaurel¹⁵. Aux cinq clefs du chevet figurent, dans la première travée de chœur – celle par où entraient les religieux depuis le cloître –, l'écu de l'abbaye et, dans l'abside, celui de France surmonté de la couronne royale. Aux deux clefs intermédiaires, ce sont les armes de Pierre de Caraman qui ont été reproduites, surmontées de la crosse et de la mitre, de même qu'à la quatrième travée de la nef. En revanche, à la différence de ce qu'A. Lagrèze-Fossat et E. Rupin avançaient pour les trois écus sculptés aux premières travées, identifiés avec celui de Pierre de Caraman, c'est un autre écu écartelé, présentant les mêmes meubles, qui doit être réattribué. Il présente une brisure qui correspond, en fait, aux armes retenues par le successeur de Pierre, son neveu Antoine de Caraman – abbé de 1485 à fin 1505/début 1508 –, comme le vérifie la conservation de son sceau apposé à un document du 17 décembre 1495¹⁶. La présence des armes d'Antoine de Caraman à la voûte modifie non seulement les attributions des interventions, mais plus encore les datations jusque-là proposées avec une intervention assurée du neveu de Pierre à l'extrême fin du XV^e siècle. Ainsi, comme il a pu être écrit au XIX^e siècle, l'écu des Caraman est bien reproduit sept fois, mais est à attribuer à deux abbés différents.

Quelques documents de la première moitié du XV^e siècle, notamment l'un de ceux rédigés à l'occasion de l'élection de Pierre, signalent un état piteux de l'église qui nécessitait des travaux¹⁷. Cependant, comme pour le reste

13. AD Tarn-et-Garonne, G 537, parchemin du 4 novembre 1435 (indiqué 1485 dans l'*Inventaire sommaire des archives antérieures à 1790. Tarn-et-Garonne*, Montauban, 1894, corrigé 1435 sur le document).

14. Aucun texte connu n'informe d'une consécration de l'église en 1435. De même, la notice consacrée à Aymeric de Roquemaurel dans la *Gallia christiana* n'évoque aucuns travaux conduits sous son abbatiat. C'est aussi le cas dans celle de Pierre de Caraman (*Gallia christiana*, t. 1, 1715, col. 170).

15. D'azur à 3 rocs d'échiquier d'or, au chef chargé d'un lévrier de sable passant.

16. AD Tarn-et-Garonne, G 598. En raison de l'état de conservation actuelle du sceau, seules les fasces des armes familiales sont encore identifiables en 1 et 4. Néanmoins, une description complète du sceau est donnée dans l'*Inventaire sommaire des archives du département* de 1894, p. 153.

17. L'église qui précédait la reconstruction de la fin du XV^e siècle était elle aussi le résultat d'au moins deux époques. Le chevet pouvait être celui à trois vaisseaux du XI^e siècle ou appartenir à une campagne



FIG. 4 : VUE EXTÉRIEURE DU CHEVET, mur sud. Cl. J. Dubois.

de la province, durement touchée par le conflit franco-anglais, les revenus de l'abbaye sont encore limités pour engager un chantier d'envergure. C'est pourquoi il faut imaginer que, dans un premier temps, Pierre de Caraman ne prévoyait la reconstruction que de la partie essentielle aux religieux installés dans le chevet. En effet, à son élection, l'effectif de la communauté était loin d'atteindre la centaine de moines avancée pour les XII^e-XIII^e siècles¹⁸. Avec un tel nombre, le chœur liturgique devait alors occuper, si ce n'est la totalité, du moins l'essentiel de l'église. En 1449, l'abbaye ne comptait plus que 22 religieux, dont 18 présents¹⁹. L'espace occupé par le chœur liturgique étant bien moindre qu'aux époques passées, une reconstruction

intégrale ne s'imposait pas. Par ailleurs, une partie des revenus de l'abbé était employée à la modernisation de plusieurs de ses résidences²⁰, à l'instar d'autres prélats à la même époque²¹. Les élévations du chevet s'accordent avec une datation vers 1480-1485.

Grâce à un document seulement signalé par Ph-G. Richard, le chantier de la seconde campagne qui touche la nef peut être envisagé vers 1495-1500, ce que tend à corroborer la stylistique des chapiteaux-frise. En effet, une ordonnance du Parlement de Toulouse du 16 juillet 1490 prévoit de contraindre l'abbé à financer sur les revenus de sa mense l'ensemble des travaux qui pourraient être engagés à l'abbaye, à ses résidences et au prieuré de Saint-Pierre-

postérieure (v. note 29). En revanche, déterminer à quelle époque remontait la nef encore en élévation ainsi que son aspect est bien plus délicat : s'agissait-il encore des maçonneries antérieures à celles du XI^e siècle ou correspondant à celles du XI^e siècle ? La construction avait-elle été plus avancée qu'on ne le pense au XII^e-début XIII^e siècle avec un vaisseau unique, mais vraisemblablement charpenté dans l'attente d'être voûté ? Les investigations actuelles ne permettent pas pour l'heure de trancher.

18. Ch. FRAÏSSE, *Moissac, histoire d'une abbaye...*, p. 178.

19. AD Tarn-et-Garonne, G 597, parchemin du 27 octobre 1449.

20. Il fait entreprendre des travaux au logis abbatial et fait construire une chapelle funéraire aujourd'hui disparue destinée aux inhumations des abbés non loin de l'église, au sud du palais (A. LAGRÈZE-FOSSAT, *Études historiques...*, p. 79 et 108 ; Ch. FRAÏSSE, *Moissac, histoire d'une abbaye...*, p. 183).

21. Jacques DUBOIS, « Travaux et commandes artistiques chez les grands prélats du Midi, v. 1470-1520 », dans *La Cathédrale de Mende. Commanditaires et bâtisseurs*, actes du colloque de Mende, 18-20 octobre 2012, sous la dir. de Nelly Lafont et de Samuel Drapeau, Paris, Somogy, 2017, p. 95-96.

des-Cuisines à Toulouse. Afin de connaître précisément les travaux à mener et évaluer leur coût, le président de l'institution judiciaire, ou l'un des conseillers, devait se rendre sur place en compagnie d'*experts en teles matières* – maçons et charpentiers²². Le contenu du document n'est pas sans rappeler le scénario contemporain du chantier cathédral d'Auch, lorsque l'archevêque avait demandé du Parlement toulousain la réduction de sa contribution aux travaux en prétextant les frais à ses résidences²³. La sollicitation émanant de l'abbé, visiblement, Antoine de Caraman – et non Pierre comme indiqué dans l'inventaire sommaire des archives antérieures à 1790 du département et par Ph.-G. Richard – avait dû chercher à se soustraire à ses devoirs financiers, comme beaucoup de prélats à la même époque²⁴, pour, au final, se voir rendre un jugement en sa défaveur. Vu les procédures lancées au cours de la seconde moitié du XV^e siècle par plusieurs moines à l'encontre de leur abbé pour la réalisation de travaux, comme celles de chapitres contre leur évêque pour les mêmes motivations²⁵, tout laisse envisager que, peu après l'élection du successeur de Pierre de Caraman, les moines de Moissac aient souhaité la continuation du chantier de modernisation de l'abbatiale par la reconstruction de la nef et qui, devant le refus de leur abbé, se soient tournés vers le Parlement lors d'une première démarche dont la trace n'a pas encore été trouvée dans les archives judiciaires, si elle existe²⁶.

Les commissaires délégués aux visites ont sans doute dû estimer la reconstruction de la nef nécessaire et Antoine s'est ainsi vu contraint de s'exécuter²⁷, mais en optant pour un chantier à moindres frais. C'est pour cette raison que les

choix de conserver le premier niveau de l'église précédente et d'un parti architectural nécessitant un travail de taille moins important et moins soigné que celui du chevet ont été faits²⁸. Néanmoins, dans la mise en œuvre du chevet, se remarque également une même volonté de réduire les coûts. Ainsi, les maçonneries du nouveau reposent sur les fondations de l'ancien. Le type d'appareil et la nature même des pierres qui rappellent ceux des constructions du XII^e siècle de l'abbaye incitent fortement à penser que les matériaux utilisés ne sont que des remplois des parties démolies. En effet, beaucoup de blocs paraissent avoir été nettoyés et directement mis en œuvre. S'expliqueraient ainsi des assises de rattrapage ou des insertions de brique pour rattraper les hauteurs d'assises. Avec leur dessin ancien, les remplacements rayonnants des baies nord-est et est du chevet pourraient très bien aussi être un remploi tant ils paraissent anachroniques pour les années 1500²⁹. Cet usage du remploi, également constaté lors de la reconstruction de beaucoup d'églises de la même époque dans la région³⁰, semble à l'abbaye de Moissac trouver son explication principale par opportunité économique consécutive à la baisse sensible des revenus du monastère depuis le XIV^e siècle³¹, puis par les dévastations occasionnées par le conflit avec l'Angleterre. Un redressement progressif des recettes n'a lieu qu'à partir de la seconde moitié du XV^e et le début du XVI^e siècle³².

La relecture du monument et des sources manuscrites permet donc aujourd'hui de revenir sur l'idée d'une première restauration de l'abbatiale sous Aymeric de Roquemaurel

22. AD Tarn-et-Garonne, G 580, parchemin du 16 juillet 1490 (et non du 26 juillet comme précisé par Ph.-G. Richard, p. 206) indiqué comme extrait des registres du Parlement de Toulouse.

23. Jacques DUBOIS « La cathédrale d'Auch, un grand chantier méconnu des années 1500 », dans *MSAMF*, t. LXXXI, 2020-2021, p. 230-231.

24. J. DUBOIS, *ibid.*, p. 229-230.

25. J. DUBOIS, *ibid.*

26. Peu après, la mauvaise volonté des abbés de Moissac à participer aux frais de chantier oblige les moines à contraindre Antoine de Narbonne (v. 1505/1508-1516) à financer les travaux à l'abbaye à hauteur du tiers de ses revenus comme prévu par un arrêt du Parlement de Toulouse rendu précédemment (AD Tarn-et-Garonne, G 580, parchemin du 22 novembre 1512).

27. L'explication probable à la présence de l'écu familial des Caraman sans brisure à la clef de voûte de la quatrième travée pourrait tenir au fait que lors des premiers travaux de reconstruction de la nef, Antoine de Caraman n'avait pas encore retenu comme armes un écu brisé, choix attesté au plus tôt en 1495. Ce serait alors pour distinguer sa participation de celle de son oncle au chantier qu'il aurait adopté le principe de la brisure.

28. Le haut des maçonneries séparant la nef du chevet montre de nombreuses irrégularités qui font fortement penser à des arrachements qui auraient été plus ou moins bien atténués par les maçons (cf. fig. 1). De semblables marques sont encore repérables sur les faces latérales en partie supérieure des supports de la nef.

29. Pourquoi alors ne pas envisager également-là le remploi de remplacements provenant d'une construction de l'abbaye même, voire, peut-être de l'abside détruite qui aurait pu correspondre à un nouvel aménagement de la fin du XIII^e siècle. Pourquoi cette partie-là de l'église n'aurait-elle pas profité des travaux considérables de modernisation menés aux bâtiments du monastère attribués à l'abbat de Bernard de Montaigut (1260-1295) ?

30. Chanoine Pierre GAYNE, « La reconstruction des églises aux XV^e et XVI^e siècles dans l'arrondissement de Moissac », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, années 1959-1960, Paris, 1962, p. 195-213.

31. Ch. FRAÏSSE, *Moissac, histoire d'une abbaye...*, *op. cit.*, p. 75-76.

32. Sur la question de la situation économique du Quercy au XV^e siècle, v. Ph.-G. RICHARD, *La reconstruction des églises...*, p. 24-29, et Jean LARTIGAUT, *Le Quercy après la Guerre de Cent ans (v. 1440-v. 1500). Aux origines du Quercy actuel*, Cahors, Quercy-Recherche, 2001 [1978] (rééd. augmentée).

et d'affirmer la tenue d'un chantier mené lors de deux campagnes distinctes sous les Caraman. C'est d'abord à la fin de l'abbatiale de Pierre que les travaux du chevet ont eu lieu vers 1480-1485, puis ceux de la nef vers 1500, financés par Antoine, mais vraisemblablement sous la contrainte parlementaire, contribution bien identifiée par la brisure des armes familiales. La restitution des attributions étant assurée, le principal travail de recherche à poursuivre ces prochaines années doit porter sur l'approfondissement de l'étude du bâti et de la mise en œuvre des matériaux.



Guilheume de Paris, pelletier toulousain et dévôt de saint Jacques (d'après une inscription armoriée du XV^e siècle)

Par Laurent MACÉ *

Quelques vestiges porteurs d'inscriptions épigraphiques, provenant de sites toulousains, ont été présentés lors de l'exposition *Toulouse 1300-1400 : l'éclat d'un gothique méridional*¹. Plusieurs pages de notices furent rédigées dans le catalogue accompagnant cet événement². C'est sur l'une d'entre elles que je souhaiterais revenir³, les contraintes éditoriales imposées dans ce genre de publication ne permettant pas d'analyser plus avant un document qui me paraît singulier parmi la centaine d'inscriptions de l'époque médiévale rassemblées au sein de la collection réunie dans la galerie lapidaire du Musée des Augustins, un des plus riches corpus de France en la matière.

Ces écrits lapidaires affichent un discours qui est gravé dans la pierre afin d'assurer la durée de l'information dans le temps. C'est donc un texte, souvent concis, qui est destiné à pénétrer tous les espaces de la vie médiévale ; il peut être vu, sinon lu, par le plus grand nombre⁴. Il s'agit d'une écriture « exposée » qui se présente à la fois comme objet et monument (« pour faire souvenir », selon l'étymologie latine). Elle adopte une forme matérielle,

graphique et textuelle qui doit attirer l'attention du lecteur potentiel, aussi bien par le choix du matériau (marbre antique, calcaire local, brique) que par le soin porté aux caractères écrits (mise en page, graphie, ponctuation) et à l'ornementation (figuration humaine, végétaux, armoiries).

La majorité des inscriptions recouvre une dimension funéraire ; les épitaphes forment le gros du contingent conservé, même si, bien souvent, elles nous ont été transmises après avoir été extraites de leur contexte matériel d'origine (façade, chapelle, cloître, cimetière). Elles sont destinées à repousser les limites de la mémoire humaine et collective ; par nature, elles sont faites pour durer et transcender le temps : elles permettent de préfigurer les temps eschatologiques où le futur sera aboli et le passé réuni au présent⁵. Dans la perspective du Jugement dernier, les épitaphes témoignent d'une économie du salut chez l'homme médiéval. Leur vocation salvatrice est indubitable ; elles correspondent à un trait général de la nature humaine : laisser sur terre une trace après la mort, rendre active la mémoire du disparu. Mais elles invitent aussi à méditer sur la fin de toute existence ainsi que sur le devenir de l'âme. Celle du *pellipaire* Guilheume de Paris ne déroge pas à cette règle de conformité chrétienne.

Présentation matérielle et analyse externe de la stèle

L'inscription à caractère funéraire présentée dans le catalogue de l'exposition correspond à la pierre n° 63 de la galerie lapidaire du Musée des Augustins ; elle figurait initialement sous le n° 746 dans l'inventaire établi par Henri Rachou⁶. Cette pièce n'a pas été répertoriée dans le *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, le tome 7 consacré à la ville de Toulouse ayant arrêté son recensement à la toute fin du XIII^e siècle⁷. De fait, le document est daté par les services du Musée des Augustins de la seconde moitié du XIV^e ou du début du suivant⁸. La graphie des lettres inscrites dans la pierre – une écriture cursive d'apparence « gothique » scandée par un marquage intercalaire formé d'un signe de ponctuation – semble plutôt orienter vers une réalisation produite par un lapicide local, dans le milieu du XV^e siècle.

Les éléments d'informations réunis jusqu'à présent sont assez indigents⁹. Il est traditionnellement écrit

* Communication présentée le 6 décembre 2022, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2022-2023 », p. 275-276.

1. Paris, Musée de Cluny, 18 octobre 2022-22 janvier 2023.

2. *Toulouse 1300-1400. L'éclat d'un gothique méridional*, Musée de Cluny-Musée des Augustins, catalogue d'exposition, Paris, 2022.

3. MACÉ 2022, p. 72, n° 25.

4. Sur la notion de discours épigraphique, on verra INGRAND-VARENNE 2014.

5. Sur la question de la fonction épigraphique, voir FAVREAU 1989.

6. RACHOU 1912.

7. FAVREAU, MICHAUD, LEPLANT 1982.

8. PHILIPPE 2002, p. 55-56.

9. « Ce type de relief funéraire mural n'est pas sans rappeler la production toulousaine et septentrionale en général. Ce n'est pas anodin, étant donné l'origine du défunt... Il est d'ailleurs étrange que

Anne-Laure NAPOLÉONE (hommages J.-L. Boudartchouk)

Introduction biographique

- 17 -

Philippe GARDES (hommages J.-L. Boudartchouk)

Toulouse des origines : de la déconstruction des mythes à la révélation archéologique

- 23 -

Daniel CAZES (hommages J.-L. Boudartchouk)

Jean-Luc Boudartchouk : autour de l'art wisigothique

- 25 -

Patrice CABAU (hommages J.-L. Boudartchouk)

À propos des deux manuscrits « clunisiens » des œuvres de Sidoine Apollinaire

- 29 -

Laurent MACÉ (hommages J.-L. Boudartchouk)

Des tours et des murs. L'emblématique de pierre des vicomtes de Murat (XIII^e siècle)

- 45 -

Anne-Laure NAPOLÉONE (hommages J.-L. Boudartchouk)

La famille Balène (XIV^e et XV^e siècles) et son palais figeacois

- 53 -

Valérie ROUSSET et Virginie CZERNIAK

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul de Touloungues (commune de Villeneuve-d'Aveyron)

- 87 -

Gilles SÉRAPHIN

L'église abbatiale de Conques en questions

- 111 -

Gilles SÉRAPHIN

Pestilhac et les églises romanes de la moyenne vallée du Lot. La migration d'un éventail de formes architecturales du Bordelais au Quercy occidental

- 143 -

Bernard SOURNIA

Le chantier de Sainte-Marie de Bayonne (suite et fin)

- 165 -

Coralie MACHABERT

La restructuration des musées de la ville de Toulouse, 1946-1950

- 195 -

Henri PRADALIER

Une source stylistique du Maître de Cabestany

- 219 -

Gilles SÉRAPHIN

Chronologie des églises à files de coupes

- 226 -

Gilles SÉRAPHIN

L'église collégiale d'Herment et l'abbatiale de Saint-Amand-de-Coly : un cousinage architectural

- 234 -

Jacques DUBOIS

L'ensemble conventuel des Augustins de Toulouse : enquête de chronologie médiévale

- 238 -

Jacques DUBOIS

La reconstruction de l'église Saint-Pierre de Moissac à la fin du Moyen Âge

- 245 -

Laurent MACÉ

Guilheume de Paris, pelletier toulousain et dévot de Saint Jacques (d'après une inscription armoriée du XV^e siècle)

- 251 -

Sophie BROUQUET

Le Diable au couvent. Le monastère de Prouilhe au milieu du XV^e siècle

- 260 -

Bulletin de l'année académique 2022-2023

- 265 -